

Le Canard

MONTREAL, 17 NOV. 1883.

lo sanscrit les Thibétains compriront de revenir l'année suivante offrir sa main et son cœur.

—Seul ? demanda la jeune fille. Trabado l'entendait bien ainsi ; la brune Thibétaine, humiliée lui tourna le dos. Encore une occasion de manquée pour le pauvre Trabado !

Cependant, quelques jours après cette originale demande en mariage, Farandoul ne voyant pas venir les pirates, commença à craindre qu'ils n'eussent changé d'idée. Mandib et quatre hommes lancés en éclairs battirent toutes les routes pendant huit jours sans découvrir aucune trace.

A leur retour, Farandoul n'hésita pas, il leva le camp et s'enfonga directement dans le Katzi pour passer dans les provinces chinoises par le Mimiat, entre la chaîne de Baigan-Kharat et les monts du Khangau.

La encore surgirent des difficultés terribles. Par suite du manque absolu de fourrage, les chevaux achetés dans le Thibet périrent tous, et après un mois de fatigues, après avoir supporté quelques attaques des bandes de Sipan, brigands thibétains très redoutés, les marius arrivèrent démontés dans la province chinoise de Sou-tchouan ou des Quatre-Vallées.

Il s'agissait d'avancer le plus rapidement possible, car l'interprète, dans ses conversations avec les Chinois rencontrés en route, avait appris le passage de l'éléphant blanc, quinze jours auparavant, à Tching-Tou, capitale de la province.

Comment faire ? Dans ce coin éloigné de l'immensité qui s'appelle la Chine, le cheval était inconnu, c'est à peine si de mémoire de Chinois on se souvenait d'avoir vu jadis quelques mandariens montés sur des petits chevaux du Sud. Il fallait marcher et regagner l'avance prise par l'éléphant. Avancer à pied était impraticable, on risquerait de perdre tout à fait la piste.

Heureusement, comme nos amis cherchaient un moyen de transport quelconque, Farandoul aperçut un étrange véhicule s'avancer sur une route assez brève et entretenue. C'était une brouette, et une brouette à voile ! L'esprit imaginaire des Chinois avait trouvé ce moyen de locomotion plus que bizarre ; c'était baroque, mais suffisant.

La brouette porte sur une sculpture placée au milieu ; le voyageur s'installe sur un des côtés et place ses paquets de l'autre pour faire contrepoids. Un petit mât à l'avant supporte une grande voile qui s'élève au soufflé de la brise et triple la vitesse. Mais, comme condition première, il faut de la brise.

Heureusement pour les brouettes, sur ces hauts plateaux dépourvus de chevaux, la brise souffle presque constamment et parfois même avec trop de violence. La brouette que nos marius admiraient portait une jeune Chinoise de la classe supérieure, gracieusement assise, l'éventail à la main ; les jambes allongées sur la planche. Le conducteur, emporté par le vent, courait à perdre haleine. La race de ces cochers de brouettes à voiles est, comme celle des coureurs de l'Inde ou du Japon, parvenue à un développement de poumons extraordinaires ; ils peuvent courir pendant six heures sans s'arrêter une seconde et reprendre après un court repos pour six heures encore.

Farandoul loua les services de vingt cinq brouettes à voiles à raison de quarante centimes par jour sans marchander. Sur l'annonce d'un fort profit à la fin de leur service, les braves Chinois promirent dévouement et rapidité. Chacun s'installa sur la sienne comme il l'entendit, avec un poids équivalent de bagages sur le côté, et les armes chargées à portée de la main en cas de mauvaise rencontre ; les sept brouettes supplémentaires suivirent comme réserve.

(A continuer.)

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par an, payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes le dimanche, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annonces : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILIATREAU & Co., Éditeurs-Propriétaires, No. 8 Rue Ste. Thérèse.

Boîte 375.

A NOS ANCIENS ABONNÉS

La nouvelle disposition concernant le prix de l'abonnement au CANARD ne s'applique pas aux anciens abonnés.

Nous expédions cette semaine tous les comptes à nos abonnés retardataires, et ceux qui ne paieront pas subitاً seront impitoyablement poursuivis.

CAUSERIE

Avez-vous entendu parler, chers lecteurs, de la Société Canadienne-Française d'Hygiène de Montréal, et savez-vous ce que c'est que cette Société ? Non ?... Eh bien, je vais vous le dire. La Société canadienne-française d'hygiène de Montréal est tout simplement une société de bienfaisance, ou pour parler plus exactement, une association tout à fait philanthropique. Elle vient d'être fondée à Montréal par des hommes de cœur et a pour but de nous protéger contre l'incurie, la négligence et la stupidité de nos échevins. On veut travailler à l'assainissement de notre ville, et par ce moyen enrayer la marche des terribles maladies qui, depuis quelques années, sont passées chez nous à l'état épidémique et qui font tous les jours des centaines de victimes. Je veux parler de la diphtérie, de la variole, des fièvres typhoïdes, etc., qui toutes sont dues aux germes morbides qui s'échappent des fabriques de chandelle ou de savon et des immondices sans nom que notre digne conseil de ville laisse traîner dans nos rues.

Jusqu'à aujourd'hui nous avions les sociétés pour la protection des animaux, pour la conservation de nos forêts et il est assez étonnant qu'on n'ait songé qu'en dernier lieu à protéger les hommes en général. En réfléchissant un peu cependant, on cesse d'être étonné et on comprend ce retard. On s'était dit que l'homme étant un animal raisonnable, un être intelligent pouvait se protéger lui-même. Mais on avait compté sans notre conseil de ville sans les tristes célébrités qui le composent.

Honneur donc aux médecins éclairés qui ont pris l'initiative de ce grand mouvement essentiellement humanitaire. Ils se sont imposé une belle et noble mission ; à nous de les seconder et de leur prêter un généreux concours.

Mais je m'aperçois que je suis sur un terrain qui n'est bien peu familier et je vous avouerai confusément que je m'y sens très mal à l'aise. Un chroniqueur du CANARD, qui s'avise de parler sérieusement ! C'est un comble assurément. Aussi je me hâte de changer de sujet. Sursum corda ! ou comme dirait le grand poète latin que nous traduisions autrefois au collège : *Paulo majora oxnamus !*

Comme vous avez été bien discret, chers lecteurs, quand je vous ai raconté, il y a quelques semaines les états traversés d'un maître de poste débile de la partie Est, je vais vous faire part aujourd'hui d'un épisode

bien autrement amusant. Le petit événement dont je vais vous parler est arrivé dernièrement dans un bazar tenu au Village St Jean Baptiste. Ceci dit, je commence, mais il est bien entendu que c'est à la même condition que la dernière fois.

Laissez-moi d'abord vous présenter mon héros, un de nos plus jolis gaudins, garçon de trente ans, un peu roussé, mais, du reste correct des pieds à la tête et toujours tiré à quatre épingles.

Belles manières, fortune respectable, ayant sans cesse derrière lui deux ou trois chiens de luxe, portant continuellement des habits confectionnés chez le tailleur le plus en renom.

Tel se manifeste mon héros sur les rues St Jacques ou Notre-Dame aux heures distinguées de la journée, c'est-à-dire entre trois et cinq heures de l'après midi.

Il aime encore à occuper le soir à l'Académie de musique un des fauteuils d'orchestre les plus en vue.

Bref, Arthur, c'est un petit nom, est un garçon délicieux.

Or ce gommeux exquis, ayant eu, l'hiver dernier, l'honneur très envié de l'avoir, de danser plusieurs fois avec Mme X... s'était épris violemment de la jolie femme en question.

Pauvre Arthur ! plus un moment de repos. — Ma parole d'honneur, je suis toqué de la chère belle, se disait la nuit, le malheureux, fébrile sur sa couche solitaire et insensible.

Bientôt le désordre fut extrême. L'esprit du gaudin s'égarait. Le matin, il n'avait plus de coup-d'œil. Il se trompait dans le choix d'un faux-coul ou d'une cravate, lui, Arthur !

Ses amis n'en revenaient pas. Deux jours de suite, il enfila le même pantalon, le pantalon gris-colant ! Cela devenait intolérable.

Cet état de choses, vous en conviendrez ne pouvait durer plus longtemps. Le high-life de notre bonne ville de Montréal, prouvait l'alarme. Les dames du monde délaissent le séduisant Arthur.

Il fallait prendre une résolution suprême ; sortir de l'impasse où sa passion l'engageait, montrer du nerf être à la hauteur de la situation ; enfin se décaler !

Se décaler ! Terrible moment. Cette pensée le faisait frémir. A l'idée, même rudimentaire, d'envoyer une lettre à l'objet de ses rêves, Arthur frissonnait.

La semaine dernière cependant il prit une résolution décisive. Il tira son bavard, étala devant lui une demi-douzaine de feuilles de papier d'un rose tendre, et pendant une heure, il daigna couvrir de sa naïve écriture plusieurs feuillets assurément innocents.

Les participes passés et même présents, le firent beaucoup souffrir, le noble jeune homme !

Le même jour, à quatre heures de l'après midi, Mme X... recevait le billet incendie de l'imbécile qui lui avait serré plusieurs fois si stupidement la main pendant le dernier carnaval.

Mme X..., ravissante mère de famille que protègent contre de semblables tentatives les ailes blanches des anges gardiens de ses enfants, poussa un frais éclat de rire en lisant l'œuvre incendiaire d'Arthur. Comme on était en plein bazar au profit de l'église du village St Jean Baptiste, et qu'elle y tenait la table des rafraîchissements, elle eut tout de suite l'idée de faire une niche au pauvre Arthur et d'exploiter sa ridicule passion au bénéfice du bazar.

Au dîner, pour égarer son mari, un monsieur à grandes moustaches, Mme X... fit une lecture avec commentaires de la missive phosphorée.

Le mari aux longues moustaches froça le sourcil.

Et le lendemain, Arthur, ivre d'amour mais pas-ablement inquiet, courrait de baisers une lettre sans signature que le facteur venait de lui apporter.

En voici le texte laconique :

« Nous sommes perdus, si vous ne m'écoutez. Il sait tout. Venez ce soir au bazar du village St Jean Baptiste. Faites tout ce qu'il voudra, ou je meurs. Adieu. »

« Fichtre !... Enfin... j'irai ! »

Il y alla en effet.

Au jour désigné, le merveilleux gaudin fit son entrée dans la salle du bazar...

Tous les gros bonnets du village et plusieurs amateurs de Montréal étaient là, se bousculant, et serrés de près par toutes les jolies filles de l'endroit qui faisaient râler au profit de l'église des inutilités et des belots de toute sorte enveloppés de courtoisie.

Le froufrou de la soie, les éclats de rire étouffés, le bruit des oripeaux réunies, s'élevaient dans l'air tiède et plus ou moins parfumé.

Une des tables les mieux achalandées était celle des rafraîchissements. — Mme X... vendait à des prix immodérés des sandwiches, des petits pâtés, des huîtres et de la limonade.

Une foule de jeunes gens de vingt à quarante ans, maagaient, riaient, buvaient devant la jolie marchande, lorsqu'Arthur, irréprochable, envahissant, fit irruption devant les petits pâtés de Mme X...

« Oh cher Arthur !... »

« —Tiens, voilà Arthur ! »

Entouré, pressé, ahuri par les oris, les rires, les poignées de mains, Arthur saluait à droite, saluait à gauche, tendait les mains et s'efforçait de retenir son lorgnon défaillant dans l'orbite enflammée de son œil. Enfin il lui fut permis de présenter ses très humbles hommages à l'idole redoutable de son âme éperdue.

Il pâlit, rougit ; délicieux instants ! Mais le mari dont il aperçut en même temps les longues moustaches, jeta un léger froid dans son existence. Il s'inclina cependant.

« —Bonjour, monsieur, mugit X... Comment vous portez-vous ? »

« —Mais très bien, je vous remercie. »

« —Ce cher Arthur, continua violemment X... Prenez donc un pâté, Arthur. Ma femme n'a pas encore été servie. »

Arthur, troublé, esquissa une phrase d'étonnement poli, et engloutit avec plaisir un pâté. Cela lui donna le temps de réfléchir.

Mais l'impitoyable mari ne l'entendait pas ainsi. Il invita le pauvre Arthur à redoubler, à quadrupler, à sextupler.

Arthur obéit. La lettre le lui ordonnait. Tout ! tout ! se disait-il, pour sauver cet ange !

En matière de pâtisseries ce n'est pas la première bouchée qui coûte, c'est la dernière.

Arthur l'apprit à ses dépens. Malgré les verres de limonade, il se sentit gêné après l'absorption du dixième pâté.

Les démons de cet appétit extraordinaire crurent à un pari. On fit cercle.

Arthur avait très-bien soupé, le malheureux ! Cependant, il fit bonne souvenance ; jusqu'au moment où sa figure devint mauvaise.

Au quatorzième pâté, Arthur s'arrêta net.

« Eh bien, monsieur, murmura X... roulant des yeux furibonds, est-ce qu'un petit pâté vous fait peur, maintenant ? »

« —Oh ! non, je n'ai peur de rien. »

« —Oh ! non, je n'ai peur de rien. »

« —Oh ! non, je n'ai peur de rien. »

« —Oh ! non, je n'ai peur de rien. »

« —Oh ! non, je n'ai peur de rien. »

Il fut horriblement malade..... mais il fut radicalement guéri.

Mot de la fin : L'avocat M... allume un cigare et fait une affreuse grimace.

« —Mario, dit-il à la bonne, où diable avez-vous pris ce cigare-là ? »

« —Dans la boîte bleue, monsieur. »

« —Imbécile ! Vous avez donc oublié que la boîte bleue, c'est pour mes amis ? »

Découverte de l'Arche de Noé

Un journal de Constantinople annonce la découverte de l'Arche de Noé. Il paraît que quelques commissaires turcs, nommés pour étudier la question des avalanches sur le mont Ararat, en Arménie, eurent subitement tombés sur une construction de dimensions gigantesques faite de bois très noir et émergeant d'un glacier. D'après les informations reçues des habitants du lieu, ils ont appris qu'elle avait été vue pour la première fois, il y a dix ans, mais que personne n'avait osé en approcher, dans la crainte d'un esprit ou fantôme d'aspect formidable que l'on avait aperçu dans les fenêtres ou ouvertures supérieures de l'édifice. Les commissaires turcs, cependant, qui ne sont pas hommes à s'effrayer de si peu, résolurent de s'y rendre. Située comme elle était, au sommet d'un pic élevé et isolé du mont Ararat, ce ne fut qu'après d'énormes difficultés et des fatigues incroyables qu'ils purent y arriver.

L'Arche, on sera heureux de l'apprendre, était dans un bon état de conservation, bien que les angles ou coins, mais non la poupe et la proue du vaisseau, fussent passablement brisés et endommagés dans sa descente dans le glacier sur les flancs de la montagne.

Ils reconnurent immédiatement l'Arche de Noé. Il y avait parmi eux un anglais, qui avait sans doute lu sa Bible et qui fit remarquer qu'elle était construite d'un bois qui croît seulement dans la vallée de l'Euphrate. Pénétrant à l'intérieur de l'Arche, qui était peinte en brun, ils trouvèrent divisés en compartiments de 15 pieds de haut, semblables à ceux que l'on fait sur les navires pour le transport des chevaux. Mais ils ne purent pénétrer que dans trois de ces compartiments, les autres étant remplis de glace, et ils ne purent constater combien elle s'étendait dans le glacier. Si cependant après qu'on l'aura découverte elle se trouve à avoir 300 coudées, ce sera un rude coup pour ceux qui refusent de croire à la Genèse. Inutile de dire, ajoute un journal anglais, qu'un américain fut bientôt sur les lieux, et que des négociations sont engagées avec le Païcha du lieu pour transporter l'Arche sans délai aux États Unis.

COMMUNICATION

On nous adresse la jolie acrostiche (style Drapeau) suivante que nous nous faisons un devoir de publier.

Montréal, Nov. 12 1883.

Monsieur Veuillez insérer dans les colonnes de votre journal "le ver acrostiche" suivant pour un motif très important si ce n'est faisant vous m'obligerez beaucoup un abonné Joseph D.

CELINA

C'est que le cœur ressent le plus, Est l'absence d'une amie sincère ; Loin de toi comment ne t'aimerai-je plus ? Il y a dans ta parole une chose douce pour moi, Ne serais-je pour donner ma vie que de te déplaire. A Dieu au revoir la même chose j'espère de toi Composé par J. Hector Giguère.

Demandez le numéro de l'ALBUM MUSICAL du mois d'octobre, Prix 25 cents.